

## **HOMÉLIE**

### **8e CENTENAIRE DE LA CATHÉDRALE DE BRUXELLES**

*11 janvier 2026*

Chers frères et sœurs,

je suis heureux de présider cette célébration eucharistique en la fête du Baptême du Seigneur, qui conclut le temps de Noël, à l'occasion du huitième centenaire de cette cathédrale.

Je vous transmets les salutations cordiales et la proximité spirituelle de Sa Sainteté le Pape Léon, qui, en cette circonstance, a tenu à manifester de manière particulière sa communion avec cette Église et avec ce pays, en me nommant Légat pontifical.

Je salue avec déférence Sa Majesté le Roi et la Maison royale, en les remerciant de leur présence, signe du lien historique respectueux et fécond entre la vie de l'Église et la vie institutionnelle de la Belgique.

Je salue cordialement l'Archevêque de Malines-Bruxelles, Son Excellence Mgr Luc Terlinden, et je le remercie pour son accueil et pour le service pastoral avec lequel il guide cette Église. Avec lui, je salue les évêques présents, les prêtres, les diacres, les personnes consacrées et tout le peuple de Dieu ici réuni.

La participation des Autorités civiles et ecclésiastiques, du Corps diplomatique et de nombreux fidèles confère à ce moment une signification qui va au-delà de la commémoration elle-même et qui nous invite à en reconnaître la portée ecclésiale, historique et spirituelle.

La fête du Baptême du Seigneur, célébrée en ce lieu chargé d'histoire, nous met devant un fait essentiel : la foi chrétienne ne vit pas hors du temps ni en marge de l'histoire, mais elle grandit en son sein, dans des lieux concrets et à travers des communautés réelles.

Ici, sur cette colline, la foi a pris forme bien avant la construction de l'édifice que nous admirons aujourd'hui. Une première chapelle dédiée à saint Michel, puis une église romane et enfin, au XIIIe siècle, le début de la grande construction gothique ont marqué un long et patient cheminement. Le fait est éloquent : l'Église ne naît pas d'un geste isolé ni d'un projet réalisé en une seule fois, mais d'une fidélité qui traverse les générations, dans laquelle chacun reçoit, garde et transmet ce qui lui est confié.

Huit siècles d'histoire ont vu cette cathédrale témoigner et accompagner la vie chrétienne de la ville et du pays, traversant des périodes très différentes. Ses formes architecturales et artistiques conservent la mémoire d'une foi qui n'a pas évité les questions du temps, mais a cherché à les habiter, acceptant également la fatigue du discernement et de la conversion.

Les saints titulaires parlent eux aussi de cette vocation ecclésiale. Saint Michel rappelle la vigilance et le discernement ; sainte Gudule rappelle que la foi grandit dans la fidélité quotidienne. Ensemble, ils évoquent une Église appelée à unir vérité et service, fermeté et douceur.

Une histoire aussi longue ne referme pas les yeux sur le passé, mais les ouvre sur l'avenir. Elle n'invite pas à la nostalgie, mais à l'espérance. De cette cathédrale, située au cœur de Bruxelles, le

regard s'étend à l'Europe. Ce n'est pas un hasard si cette ville est devenue l'un des lieux où l'Europe se construit et tente de se repenser : carrefour de peuples, de langues et de cultures, marquée par une tradition de dialogue et de médiation. Bruxelles rappelle que l'Europe est née de la rencontre et de la capacité à concilier les différences.

L'Europe vit aujourd'hui une période marquée par la fragilité, les peurs et les fractures, qui ne sont pas seulement politiques ou sociales, mais aussi intérieures et culturelles, des difficultés qui la minent à ses racines. Dans ce contexte, le christianisme n'offre pas de solutions techniques, mais propose des critères humains essentiels : il rappelle que la dignité de la personne précède tout calcul, que la justice grandit en incluant et non en séparant, que la paix naît de la reconnaissance de l'autre et non de l'équilibre des peurs. Il s'agit d'une proposition sobre, mais décisive, qui ne cherche pas à s'imposer, mais à éclairer les consciences.

Dans le contexte historique que nous vivons actuellement, il me semble prophétique de répéter l'appel lancé à Saint-Jacques-de-Compostelle par saint Jean-Paul II le 9 novembre 1982, et qui est aujourd'hui plus actuel que jamais : *« Si l'Europe ouvre à nouveau ses portes au Christ et n'a pas peur d'ouvrir à son pouvoir salvateur les frontières des États, les systèmes économiques comme les systèmes politiques, les vastes domaines de la culture, de la civilisation, du développement, son avenir ne restera pas dominé par l'incertitude et la crainte, mais s'ouvrira à une nouvelle saison de vie, tant interne qu'externe, bénéfique et déterminante pour le monde*

*entier, toujours menacé par les nuages de la guerre et par l'éventuel ouragan de l'holocauste atomique ».*

Cette vision a pris forme dans l'histoire concrète de l'Europe, grâce à des hommes tels que Robert Schuman, Konrad Adenauer et Alcide De Gasperi, capables d'imaginer le continent non pas comme une simple alliance d'intérêts, mais comme une communauté fondée sur la réconciliation et la primauté de la personne et du bien commun. Ils avaient compris qu'après les déchirures de l'histoire, il fallait reconstruire non seulement les structures mais la confiance mutuelle.

C'est précisément dans ce contexte qu'apparaît l'un des défis les plus décisifs pour l'Église d'aujourd'hui. Non pas tant le fait d'être numériquement minoritaire – une condition qui accompagne souvent l'histoire chrétienne –, mais la perspective de devenir insignifiante. Ce n'est pas la faiblesse numérique qui fragilise le témoignage de la communauté chrétienne, mais plutôt la perte de son audace évangélique. Une Église s'affaiblit lorsqu'elle cesse d'être le sel qui donne du goût, la lumière qui éclaire, le levain qui fait croître.

L'Église ne se place pas au-dessus de l'histoire et ne se confond pas avec elle, mais elle la traverse comme une présence qui accompagne, discerne et sert. La tradition chrétienne l'a exprimé avec des images simples et fortes : elle est une maison, parce que Dieu y habite ; elle est un corps, parce que le Christ continue à vivre et à agir ; elle est un peuple, parce que personne ne croit tout seul.

Comme le rappelaient les Pères, l'Église est sainte par le don qu'elle reçoit et fragile par les limites de ceux qui la composent. C'est pourquoi elle ne vit pas de perfection, mais de grâce ; non pas d'autosuffisance, mais de communion.

Dans ce cheminement de l'Église à travers le temps, la Parole de Dieu continue à se faire entendre. Non pas comme un message lointain, mais comme une voix qui entre dans la vie, l'oriente et l'interpelle, sans éluder ses questions.

La première lecture nous livre l'une des images les plus élevées de l'Écriture : le Serviteur du Seigneur. Non pas celui qui s'impose, mais celui qui protège ce qui est fragile ; non pas celui qui éteint, mais celui qui maintient une flamme allumée. C'est une justice qui passe par la douceur et la proximité, et non par la force qui domine.

La révélation à son accomplissement, nous montre Jésus qui choisit d'entrer pleinement dans la condition humaine. Il descend dans les eaux du Jourdain non pas par besoin personnel, mais pour partager l'attente et la fatigue de ceux qui cherchent le salut. Il accepte de se tenir parmi les pécheurs, de ne pas se distinguer. C'est un geste silencieux, mais décisif.

Ce n'est qu'après cet abaissement que le ciel s'ouvre et que la voix du Père retentit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». L'ordre est clair : l'identité filiale se manifeste non pas dans la séparation, mais dans le partage.

Ce qui naît au Jourdain devient ensuite un style de vie et une mission, comme en témoignent les Actes des Apôtres : le Christ passe en faisant le bien et en guérissant tout le monde, sans

distinction. Telle est la forme de la présence chrétienne dans l'histoire.

Chers frères et sœurs,

cette page d'Évangile touche aussi directement notre vie. Dans le baptême, nous avons été immergés dans le Christ et insérés dans une réalité plus grande que nous. Ce n'est pas nous qui édifions l'Église : nous sommes les pierres que le Seigneur utilise. L'Église grandit lorsque les différences deviennent une richesse et que l'amour est le lien qui la maintient unie.

Dans ce cheminement, notre regard se pose sur Marie, que le Concile Vatican II contemple dans le mystère du Christ et de l'Église. En elle, l'Église apprend que la fécondité ne naît pas de la force des structures, mais de la disponibilité à l'action de Dieu ; non pas de la visibilité immédiate, mais de la fidélité patiente.

**Depuis cette cathédrale, signe d'une foi mûrie au fil des siècles, nous élevons vers le Seigneur notre prière pour l'Église, pour la ville de Bruxelles, pour la Belgique, pour l'Europe et pour la communauté des nations.**

**Et nous demandons que ce lieu continue d'être une maison ouverte et un espace de communion, où l'Évangile forme des consciences capables de justice, de responsabilité et d'espérance.**

**Ainsi soit-il.**